

Vers une contre-culture

There is a revolution coming. It will not be like revolutions of the past. It will originate with the individual and with culture, and it will change the political structure only as its final act. It will not require violence to succeed, and it cannot be successfully resisted by violence. It is now spreading with amazing rapidity, and already our laws, institutions and social structure are changing in consequence. It promises a higher reason, a more human community, and a new and liberated individual. Its ultimate creation will be a new and enduring wholeness and beauty -- a renewed relationship of man to himself, to other men, to society, to nature, and to the land. This is the revolution of the new generation. Their protest and rebellion, their culture, clothes, music, drugs, ways of thought, and liberated lifestyle are not a passing fad or a form of dissent and refusal, nor are they in any sense irrational. The whole emerging pattern, from ideals to campus demonstrations to beads and bell bottoms to the Woodstock Festival, makes sense and is part of a consistent philosophy. It is both necessary and inevitable, and in time it will include not only youth, but all people in America.

Charles Reich, *The Greening of America* (1970)

The center was not holding. It was a country of bankruptcy notices and public-auction announcements and commonplace reports of casual killings and misplaced children and abandoned homes and vandals who misplaced even the four-letter words they scrawled. It was a country in which families routinely disappeared, trailing bad checks and repossession papers. Adolescents drifted from city to torn city, sloughing off both the past and the future as snakes shed their skins, children who were never taught and would never now learn the games that had held the society together. People were missing. Children were missing. Parents were missing. Those left behind filed desultory missing persons reports, then moved on themselves. It was not a country in open revolution. It was not a country under enemy siege. It was the United States of America in the cold late spring of 1967, and the market was steady and the G.N.P. high and a great many articulate people seemed to have a sense of high social purpose and it might have been a spring of brave hopes and national promise, but it was not, and more and more people had the uneasy apprehension that it was not. All that seemed clear was that at some point we had aborted ourselves and butchered the job, and because nothing else seemed so relevant I decided to go to San Francisco. San Francisco was where the social hemorrhaging was showing up. San Francisco was where the missing children were gathering and calling themselves "hippies".

Joan Didion, *Slouching Toward Bethelam* (1967)

Les années 1960 sont une décennie politique et culturelle à part entière. Elles ont oscillé entre révoltes et utopies : révoltes ayant pris un tour politique (même si des exemples de révoltes culturelles existent ; on pense par exemple au mouvement hippie de San Francisco) et utopies essentiellement culturelles (toutefois, les utopies politiques ne

peuvent être occultées, comme la « démocratie participative » de la Nouvelle Gauche américaine, étiquette générique qui englobait tous les mouvements contestataires de l'époque¹). Le politique était devenu indissociable du culturel et le culturel se politisait comme jamais auparavant. En effet, la sphère politique fut la première scène investie par les contestataires pour remettre en cause la société américaine, car il s'agissait là de la stratégie traditionnelle employée par tout opposant souhaitant exprimer son malaise et ses revendications à un pouvoir en place strict et rigide. En raison des échecs multiples qu'elle essuya, la jeunesse américaine décida d'ouvrir un autre front de protestation : celui de la culture, afin de mieux occuper le terrain contestataire et d'attaquer le système sous deux angles différents, bien que complémentaires, pour l'affaiblir et le renverser. Washington devait donc lutter sur un front politique et sur un front contre-culturel. Les institutions américaines étaient encerclées. L'engagement politique, qui marqua la décennie 1960-1969, fut marqué par deux phases bien distinctes : une phase réformatrice (essentiellement jusqu'en 1965), puis une phase révolutionnaire. Même si la contestation d'ordre politique s'étala sur toute la décennie, contrairement au mouvement contre-culturel qui n'atteignit son apogée qu'en 1967, pour ne disparaître qu'au début des années 1970, elle a moins marqué les esprits. En effet, elle était moins visible et moins vendeuse, voire moins racoleuse, qu'une contestation colorée, débridée et choquante pour une opinion publique traditionaliste et conservatrice qui assistait, stupéfiée, à un spectacle qu'elle jugeait totalement loufoque et qu'elle n'aurait jamais imaginé dans un pays hautement civilisé comme les États-Unis. À l'inverse, les jeunes, bercés par les thèmes utopiques de cette contre-culture multicolore et polymorphe, investirent toutes leurs énergies pour remplacer une culture « *mainstream* », véritable dédale déstructurant et aliénant, qu'ils considéraient comme vieillotte, ringarde, pour ne pas dire « *has-been* ».

Une telle situation ne pouvait qu'inquiéter les Américains. Ces derniers se demandaient si les valeurs qui avaient été les leurs depuis toujours n'étaient pas en train de se dissoudre dans un courant contestataire et contre-culturel que personne ne pouvait maîtriser, ni canaliser. Les années soixante sont également une décennie qui a connu une rupture très marquée entre les personnes qui estimaient qu'il était possible de changer radicalement la société en s'engageant en politique et celles qui souhaitaient proposer une alternative à la culture « *mainstream* », établie depuis longtemps. Cette dernière était censée promouvoir, voire défendre de « nobles » valeurs américaines comme le patriotisme, l'impérialisme, l'égalité, le capitalisme, la compétition, l'ascension sociale, l'engagement civique, le respect de la famille et des institutions gouvernementales, la vénération de la femme en tant que mère, l'adhésion à des repères sociaux, moraux et religieux et la nostalgie d'un héritage culturel américain remontant aux prémices de la nation. Par conséquent, les personnes réfractaires à cette culture américaine établie souhaitaient proposer une culture autre, une culture radicalement opposée à celle en vigueur, en d'autres termes, une contre-culture, un contre-*American Way of Life*. La société américaine capitaliste et consumériste à l'excès, ainsi que la culture qu'elle avait engendrée, devint *ipso facto* leur cible de prédilection.

1. Voir Frédéric Robert et Armand Hage, *Révoltes et utopies : la contre-culture américaine des années 1960*, Rennes : Presses Universitaires de Rennes (PUR), 2011.

Theodore Roszak¹ et Charles Reich² prêtèrent une oreille particulièrement attentive aux états d'âme de cette génération, issue principalement des classes moyennes. Il s'agissait de personnes fréquentant les universités, donc instruites, dotées de discernement et de sens critique. Ces deux auteurs se penchèrent également sur les raisons qui les avaient poussés à rejeter un système et une culture qui, a priori, auraient dû leur convenir et assurer leur avenir, comme cela s'était produit pour la génération précédente. Roszak, professeur d'histoire à l'université de Californie, emprunta le terme « technocratie » à Paul Goodman³ pour qualifier cette société omniprésente, aliénante et tentaculaire. D'après lui, il s'agissait de la transformation ultime qu'avait connue la société industrielle à la fin des années cinquante et au tout début des années soixante. Cette technocratie (du grec *tekhnê*, art, métier, et *kratos*, pouvoir, autorité), désigne péjorativement un système politique au sein duquel règnent en maîtres absolus les techniciens et les experts dans le domaine de la prise de décision. Dans un tel système, le pouvoir démocratique, légitimé par les citoyens, est relégué au second plan, derrière celui légitimé par la toute puissante technique. L'individu ne peut en sortir indemne. Roszak s'efforce de démontrer que la contre-culture fut bénéfique dans la mesure où elle unifia les activistes politiques et les hippies qui se voulaient marginaux dans leur rejet de la technocratie. Les réflexions de Reich, professeur de droit à l'université de Yale, se rapprochent de celles de Roszak. Toutefois, il proposa une autre expression, tout aussi révélatrice pour qualifier le malaise ambiant : le « *corporate state* ». Selon lui, la société américaine des années soixante ressemblait à une grande entreprise avilissante et déshumanisante dans laquelle aucun secteur n'était épargné. Le but ultime recherché par les dirigeants était une production accrue, que ce soit dans le domaine scientifique, industriel, agricole, commercial, ou éducatif. La rentabilité matérielle et financière était devenue le maître-mot du système. Les citoyens devaient se plier, de gré ou de force, au diktat washingtonien, car ils étaient devenus, malgré eux, un rouage incontournable du système. Pour sortir de cet esclavage, Reich proposa d'adopter une contre-culture avec tous les ingrédients que cela impliquait.

Toutes ces personnes hostiles au système en place se mirent peu à peu à critiquer leur société et leurs dirigeants. Progressivement, ces critiques devinrent de plus en plus incisives. Pour ces déçus de l'Amérique, le pays s'était engagé sur une pente culturelle très glissante. La chute était proche : les valeurs, qu'il avait défendues contre vents et marées, n'étaient en fait que des maux incurables maladroitement maquillés pour montrer que tout allait bien. À plus ou moins long terme, ils allaient avoir raison de lui. Cette société à deux vitesses ne pouvait qu'exploser. Plutôt que de choisir de lutter sur la scène politique *stricto sensu*, la jeunesse américaine désabusée, mais malgré tout encore utopique, décida de prendre le contre-pied de la culture qui l'avait fait grandir. De la sorte, elle se positionnait sur deux terrains, éminemment stratégiques et complémentaires : la scène politique et la scène culturelle. Révoltes et utopies pouvaient, dès lors, coexister et s'alimenter l'une l'autre, donnant, par conséquent, plus de poids et plus de résonance à ce mouvement de transformation sociale. Ces jeunes, issus du baby-boom de l'après-guerre, et dont

1. *The Making of a Counter-Culture: Reflections on the Technocratic Society and its Youthful Opposition*, London: Faber and Faber, 1969.

2. *The Greening of America*, Allen Lane: The Penguin Press, 1970.

3. *Growing Up Absurd*, New York: Vintage Books, 1960, p. 218.

l'âge était compris entre 16 et 30 ans, souhaitaient l'avènement d'une autre culture : la leur, dans laquelle ils pouvaient enfin se reconnaître et s'épanouir. En s'attaquant à la société et à sa culture, ils s'en prenaient également, plus ou moins directement, à leurs parents dans un conflit des générations, somme toute classique, et, plus symboliquement, à l'État-père. Toutefois, il était difficile de parvenir à une transformation sociale de grande envergure, balayant tout sur son passage. En effet, faire table rase, pour ainsi dire du jour au lendemain, d'un système sociopolitique et culturel établi depuis des dizaines d'années n'est guère aisé. Par conséquent, cette jeunesse américaine, que l'on peut qualifier de contre-culturelle, décida de se situer en marge de la société et de la culture « *mains-tream* ». Elle se mit à adopter des comportements diamétralement opposés à ceux qui lui avaient été imposés, car pour elle, le Rêve américain avait viré au cauchemar. De plus, elle souhaitait élaborer des projets plus utopiques les uns que les autres, comme la création d'une société moins matérialiste, moins capitaliste et moins impérialiste, plus humaine, plus égalitaire, plus solidaire et plus conciliante, dans laquelle tous les individus seraient libres de mener l'existence qu'ils souhaitaient, afin d'atteindre le bonheur et l'équilibre personnel auxquels ils estimaient avoir droit. Dans cette optique, la jeunesse décida de prendre ses distances par rapport à une vie familiale rigide et sclérosée, manquant cruellement d'affectivité et de spontanéité, ce qui inhibait profondément ces jeunes gens, car elle ne laissait qu'une place infime à l'épanouissement personnel, à la créativité et à la fraternité. D'après eux, un mode de vie communautaire plus permissif (comme celui de la commune hippie de Morningstar en Californie), reposant sur la confiance et l'entraide, était le meilleur antidote à ce vide affectif auquel ces jeunes étaient confrontés. Ils se devaient de trouver de nouveaux codes socioculturels pour se reconstruire et se réaliser pleinement. La musique rock, les drogues (essentiellement la marijuana et le LSD), une sexualité débridée, le bouddhisme Zen et la presse « *underground* » allaient rapidement jouer ce rôle et constituer des refuges, des repères de substitution, pour ces jeunes en quête d'une nouvelle vie.

Theodore Roszak estimait que les religions orientales et la consommation de drogues, plus ou moins dures, avaient eu un impact positif sur la vie universitaire américaine, en permettant aux étudiants de découvrir des domaines qu'ils n'avaient encore jamais explorés. Des personnes comme Allen Ginsberg, Aldous Huxley, Timothy Leary ou Alan Watts devaient en être remerciées puisqu'elles en avaient fait l'apologie. Roszak était apprécié par les jeunes, car il partageait leurs inquiétudes et leurs aspirations, tout particulièrement lorsqu'il donnait raison à leur dénégation de la société américaine régie par des codes rigides et conservateurs allant à l'encontre de l'épanouissement total de l'individu. Il s'intéressa également aux travaux d'Herbert Marcuse et de Paul Goodman, deux intellectuels de la contre-culture. Marcuse, philosophe et sociologue américain, d'origine allemande et d'inspiration marxiste, prêta une oreille attentive aux problèmes inhérents à la société technocratique. Toutefois, Roszak estimait qu'il était parfois trop matérialiste dans ses repérages et ses analyses, ce qui l'empêchait d'appréhender de manière plus globale les problèmes qui préoccupaient véritablement la jeunesse. À titre d'exemple, même si Marcuse considérait que les hippies occupaient la scène politique et culturelle de manière stratégique, il leur reprochait leur excentricité, car, selon lui, même si elle permettait d'attirer l'attention de l'opinion publique sur leurs « *happenings* », elle desservait

leur message et leurs prises de position en les rendant peu crédibles, voire totalement farfelus. Malgré cela, il considérait que la communauté hippie était capable de créer une contre-société, une contre-culture, car toutes deux se situaient aux antipodes de celles que l'ordre établi avait précédemment instaurées. En outre, deux thèmes chers à Marcuse, l'individu et la liberté, occupaient une place prépondérante dans le discours hippie, ce qui ne pouvait le laisser indifférent¹. Roszak estima toutefois que Goodman, sociologue, poète et intellectuel américain, était celui qui incarnait le mieux l'esprit radicalement utopique de la contre-culture. Goodman était en effet convaincu que le but ultime recherché par le mouvement contre-culturel était de modifier la conscience et le comportement physique et mental des individus, tout en parvenant à restructurer la société en petites communes autonomes, situées en marge de la société à fuir. Cette révolte contre-culturelle se devait d'être progressive, pacifique, émancipatrice et libératrice. Contrairement à Marcuse, Goodman se déclarait favorable aux actions et aux comportements des hippies (codes vestimentaires, modes de vie et de pensée), car ils leur permettaient de se démarquer des normes institutionnalisées et communément admises par la société « *straight* », à savoir la société traditionaliste et conservatrice². Haight-Ashbury, quartier hippie de San Francisco, est l'exemple le plus caractéristique de la mise en œuvre de cette société alternative haute en couleurs.

Quant à Charles Reich, il considérait que la jeunesse exprimait clairement son malaise existentiel ainsi que son refus catégorique de devenir l'un des maillons de l'entreprise-Amérique. Elle estimait que tout silence de sa part, que la moindre action laissant à penser qu'elle acceptait peu ou prou le système établi, pouvaient être pris pour de la collaboration, de l'inconscience, voire de la complicité. Il n'en était pas question. Selon Reich, la jeunesse américaine des années soixante avait raison de s'interroger sur la manière dont elle avait vécu jusqu'alors et de se demander si sa vie avait un sens et une ligne directrice bien définie et épanouissante³. Reich partageait les réflexions de ces jeunes gens qui ne pouvaient admettre de voir autant de pauvres dans une société d'abondance, ainsi qu'un nombre croissant d'industries polluantes et destructrices, participant activement aux croisades militaires, expansionnistes et impérialistes du gouvernement américain, comme celle au Vietnam⁴. En d'autres termes, le système américain, reposant sur la concurrence et la libre entreprise, était totalement rejeté par les hippies, adeptes inconditionnels d'une révolte contre-culturelle teintée d'utopies⁵. Reich pensait également que cette révolte devait trouver son origine dans la conscience des individus et non dans les rouages complexes de la société. En effet, il estimait que toute tentative consistant à transformer la société américaine en profondeur ne pouvait que se solder par un échec cuisant, dans la mesure où le gouvernement profitait du moindre soulèvement pour réaf-

1. Roszak, *op. cit.*, p. 84-122.

2. *Ibid.*, p. 178-204.

3. Reich, *op. cit.*, p. 2.

4. « A dimension of government that is considered "complete insanity" by the hippies is the governmental power to make war and kill people. One of the most flagrant hypocrisies noted by the hippie leaders is the spectacle of an American government that talks peace and makes war. This governmental hypocrisy appears to be so deeply felt as an obvious indication of America's spiritual bankruptcy that most hippies refuse to discuss the issue », in Lewis Yablonsky, *The Hippie Trip*, New York: Pegasus, 1968, p. 322.

5. *Ibid.*, p. 323.

firmer sa toute-puissance. Ce type d'actions était donc particulièrement contre-productif pour les contestataires. Reich lui préférait une résistance plus subtile, plus stratégique, pour ne pas dire plus insidieuse, ne nécessitant aucune confrontation directe avec l'État. Ainsi, jugeait-il qu'il était plus opportun que ces jeunes s'efforcent de changer les habitudes et les mentalités des individus en donnant libre cours à leurs désirs, même les plus intimes. Ces jeunes donneraient l'exemple, montreraient la voie de la liberté à certaines catégories sociales (parfois à des catégories inattendues, comme les classes moyennes supérieures), prisonnières d'un carcan séculaire les empêchant de se réaliser, pour des raisons financières, morales ou religieuses. D'après Reich, la révolte contre-culturelle aura atteint son objectif affiché lorsque la nouvelle conscience individualiste l'aura emporté sur l'État. Contrairement à l'opinion publique conservatrice, il ne voyait pas ce mouvement contre-culturel comme l'expression d'un caprice de jeunes contestataires gâtés, proches du « salaud sartrien », mais plutôt comme un remède bénéfique aux maux d'une Amérique en perdition identitaire, en totale errance culturelle¹.

La contre-culture américaine des années soixante oscillait constamment entre révoltes et utopies, deux approches complémentaires, en accordant parfois plus d'importance aux unes qu'aux autres, tout en gardant le même cap et le même objectif, à savoir offrir une autre solution culturelle à un pays englué dans un conformisme culturel indigne d'un territoire aussi divers et varié que les États-Unis. Toute révolte est un soulèvement individuel ou collectif contre un ordre établi que les révoltés considèrent comme étant contraire à leurs idées et idéaux. Il s'agit d'une opposition violente à une contrainte extérieure ou d'un sentiment de refus catégorique mêlé d'indignation, face à une situation bien déterminée et perçue comme étant totalement intolérable. La révolte peut également être motivée par un fort sentiment d'injustice ou par le refus d'obéissance ou d'allégeance à une autorité en place. En raison de son étymologie (*revolvere* en latin, revenir en arrière), la révolte permet de faire marche arrière pour instaurer un système radicalement différent de celui auquel elle s'est attaquée. Ce terme générique englobe plusieurs types de situations allant de la rébellion ou de la mutinerie à l'insurrection. Quand elle n'est pas avortée, la révolte peut déboucher sur une révolution, comme le stipule Albert Camus dans *L'homme révolté* :

La révolution commence au contraire à partir de l'idée. Précisément elle est l'inversion de l'idée dans l'expérience historique quand la révolte est seulement le mouvement qui mène de l'expérience individuelle à l'idée. Alors que toute l'histoire, même collective, d'un mouvement de révolte est toujours celle d'un engagement sans issue dans les faits, d'une protestation obscure qui n'engage ni système ni raison, une révolution est une tentative pour modeler l'acte sur une idée, pour façonner le monde dans un cadre théorique. C'est pourquoi la révolte tue des hommes alors que la révolution détruit à la fois des hommes et des principes² [...].

L'utopie, quant à elle, est un néologisme grec (οὐ-τοπος), issu à l'origine de l'œuvre en latin de l'écrivain anglais Thomas More, intitulée *Utopia* (1516). Ce terme, composé de la préposition négative grecque « ou » et du mot « topos » (lieu), signifiant « lieu qui n'existe pas », désigne la société idéale que tente de décrire More :

1. Reich, *op. cit.*, p. 2.

2. Paris : Gallimard, 1951.

http://classiques.uqac.ca/classiques/camus_albert/homme_revolte/camus_homme_revolte.pdf ; p. 115.

The word UTOPIA stands in common usage for the ultimate in human folly or human hope -- vain dreams of perfection in a Never-Never Land or rational efforts to remake man's environment and his institutions and even his own erring nature, so as to enrich the possibilities of the common life. Sir Thomas More, the coiner of this word, was aware of both implications. Lest anyone else should miss them, he elaborated his paradox in a quatrain which, unfortunately, has sometimes been omitted from English translations of his Utopia, the book that at last gave a name to a much earlier series of efforts to picture ideal commonwealths. More was a punster, in an age when the keenest minds delighted to play tricks with language, and when it was not always wise to speak too plainly. In his little verse he explained that utopia might refer either to the Greek 'eutopia', which means the good place, or to 'outopia', which means no place¹.

« Utopie » n'est d'ailleurs pas sans rappeler une tradition qui remonte à *La République* de Platon. L'utopie est donc un rêve irréalisable, un meilleur fantasmé, idéalisé, que les contestataires américains des années soixante s'efforçaient malgré tout d'atteindre en instaurant une contre-société idéale organisée en communautés hippies, comme le décrit Ronald Creagh dans son ouvrage intitulé *Laboratoires de l'utopie : les communautés libertaires aux États-Unis*².

Cette contre-culture est en fait un terrain fertile qui a permis aux différentes forces contestataires en présence de s'unir et de faire front contre le gouvernement américain, considéré comme un ennemi commun qu'il était nécessaire de renverser, ou du moins de confronter à une réalité culturelle autre que celle qu'il imposait depuis longtemps au pays. Entre révoltes et utopies, elle s'est efforcée de redessiner un paysage culturel américain considéré par ses partisans comme étant aseptisé, stéréotypé et austère, en lui donnant plus de relief, plus d'âme, plus de couleurs, plus de bruit, plus de drogues et plus de sexe, malgré certaines critiques inévitables (et somme toute, compréhensibles pour certaines) provenant d'une Amérique bien-pensante, réfractaire à ce type de pratiques.

En 1967, année considérée par beaucoup comme l'année hippie, un homme politique californien déclara que les hippies représentaient « [...] *potentially the greatest threat to our nation's traditional social structure*³ ». Pour sa part, lors d'une visite à San Francisco, en mai 1967, Arnold Toynbee, historien britannique, lança une formule qui glaça l'Amérique conservatrice ; il qualifia les hippies de « *red warning light for the American way of life*⁴ ». Pendant les années soixante, les hippies remirent en question les fondements mêmes de la société américaine, n'hésitant pas à défier les codes sociaux, politiques, moraux et vestimentaires qui avaient régi plusieurs générations d'Américains qui, pour leur part, s'en étaient, peu ou prou, accommodés⁵. La menace était donc réelle, le danger imminent. En raison de l'effervescence qui accompagnait chacun de leurs rassemblements et de leurs actions, les hippies firent très régulièrement les gros titres des plus grands quotidiens américains, aussi bien nationaux que régionaux, ainsi que la une des principaux journaux télévisés. Compte tenu d'une telle couverture médiatique, les

1. Lewis Mumford (*The Story of Utopias*, 1922), in <http://www.euro.net/mark-space/glosUtopia.html>

2. Paris : Payot, 1983.

3. Charles PERRY, *The Haight-Ashbury: A History*, New York: Random House, 1984, p. 164.

4. « Books: Tourist with a Long View » in *Time Magazine*, October 20, 1967.

<http://www.time.com/time/magazine/article/0,9171,902158,00.html>. Joe David BROWN, *The Hippies*, New York: Time, 1967, p. 1.

5. Melvyn SMALL, William D. HOOVER eds., *Give Peace a Chance: Exploring the Vietnam Antiwar Movement*, Syracuse, New York: Syracuse, 1992, p. 20.

hippies pénétrèrent dans les salons de l'Amérique traditionaliste qui se mit, quasi instantanément à les critiquer et à les détester, car pour elle, il s'agissait de jeunes voyous, de marginaux qui mettaient tout en œuvre pour saborder le pays. La répression dont ils firent l'objet au début des années 1970 n'est donc pas étonnante.

La communauté hippie qui occupa le quartier de Haight-Ashbury, à San Francisco, dans les années soixante, trouvait en fait son origine dans la décennie précédente, dans les années Eisenhower, empreintes de rigidité, d'immobilisme, de frustration et de contrôle quasi parental orchestré par Washington. Pour ces jeunes déçus de leur société, l'heure de la révolte avait sonné : ils souhaitaient jouir pleinement de liberté, d'espoir en l'avenir et d'amour, en sortant du carcan conservateur qu'ils ne pouvaient plus supporter ni tolérer. Le quartier d'Haight-Ashbury connut différents épisodes qui contribuèrent à son éclosion comme repère de la communauté hippie. En 1964, Ken Kesey (1935-2001), auteur américain, et ses « *Merry Pranksters* », furent les premiers à populariser les grands « *happenings* » qui allaient symboliser les années hippies¹. En 1965-1966, la région de San Francisco, la *Bay Area*, allait vibrer sur les rythmes psychédélics du « *acid-rock* », connu également sous le nom de « *Bay Rock* », dont les figures de proue furent des groupes comme le Grateful Dead, Jefferson Airplane, Quicksilver Messenger Service, Tommy James and the Shondells, Seeds, Love et Spirit, pour n'en citer que quelques-uns. À partir du 21 janvier 1966, l'organisation du « *Trips Festival* », par Stewart Brand, manifestations musicales, cinématographiques et de danses, propulsa Haight-Ashbury sur le devant de la scène contre-culturelle². Quelques mois plus tard, le 6 octobre 1966, l'État de Californie interdit formellement toute consommation de LSD, ce qui eut l'effet inverse, à savoir, faire exploser la consommation de drogue et pousser les hippies à provoquer les forces de l'ordre en affichant ostensiblement leur mode de vie et de fonctionnement. L'organisation du « *First Human Be-In* », aussi connu sous le nom de « *Gathering of the Tribes* », qui se tint le 14 janvier 1967, dans le Golden Gate Park de San Francisco, servit de vitrine vivante et colorée à la communauté hippie californienne. L'opinion publique américaine considérait ces hippies comme des originaux, des hurluberlus, des personnages fantasques en décalage total avec leur société et leur temps ; il n'empêche que leur message teinté de désobéissance civile à la Thoreau interpellait quelque peu et suscitait des questionnements dans différentes strates de la société. Pour sa part, le « *Summer of Love* » de l'été 1967 vit affluer plus de 100 000 jeunes – portant des fleurs dans les cheveux pour reprendre le refrain de la célèbre chanson de Scott McKenzie³ – vers Haight-Ashbury, qui devint le centre névralgique du royaume hippie. Ce grand rassemblement, qui aurait dû en appeler beaucoup d'autres et se propager comme une traînée de poudre dans le reste du monde, n'eut pas le succès escompté : il ne fut, ni plus, ni moins, que le chant du cygne du mouvement hippie. En effet, cette déferlante de jeunes contestataires sur San Francisco entraîna des débordements qui précipitèrent la désintégration des hippies. En août 1967, une série de crimes dans le milieu de la drogue fit prendre conscience que les idéaux hippies pouvaient être pervertis et avoir des conséquences pour le moins fâcheuses. S'ensuivit une

1. Tom WOLFE, *The Electric Kool-Aid Acid Test*, New York: Farrar, Straus and Giroux, 1968.

2. http://www.digthatcrazyfarout.com/trips/trips_festival_history.html. Voir également MILES, Barry, *Hippie*, New York, London: Sterling, 2005, p. 96 et p. 114-15.

3. « *If you're going to San Francisco, be sure to wear some flowers in your hair...* »